Nicolas Monteix et Nicolas Tran (Dir.), Les savoirs professionnels des gens de métier. Études sur le monde du travail dans les sociétés urbaines de l'empire romain. Naples, Centre Jean Bérard, 2011. 1 vol. 22 x 27,5 cm, 172 p., 71 fig. (Collection DU Centre Jean Bérard, 37. Archéologie de l'Artisanat antique, 5). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918887-09-6.

Il faudra s'interroger un jour sur la ronde et les éclipses du savoir à travers ce XX<sup>e</sup> siècle pas si lointain. Après une longue phase de marginalisation, l'économie dans ses applications les plus concrètes, l'atelier, le métier, l'artisanat, les savoir-faire reviennent en force dans notre époque du Roi-Virtuel. Juste retour des choses car enfin, bien avant l'explosion archéologique, Charles Daremberg, Edmond Saglio, Edmond Pottier, Georges Lafaye et bien d'autres nous proposaient, avant la Première Guerre mondiale, dans un magnifique Dictionnaire des Antiquités, sous les titres 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 17, un éventail d'une incroyable richesse touchant aux arts et métiers, et à tous les aspects même les plus techniques voire triviaux de la vie quotidienne. La réhabilitation actuelle est bienvenue et il y aura beaucoup à faire pour rendre à l'économie les fondements techniques de la production et aux artisans la propriété de leur savoir-faire et la reconnaissance de leur compétence. Nicolas Monteix et Nicolas Tran s'y attellent en se fixant un objectif limité mais essentiel, la définition des savoirs professionnels et la manière dont ils se transmettaient. Pour le concept et les réalités sémantiques ou pratiques, on pourra en discuter longtemps; pour la transmission des compétences, la dominante relève de l'apprentissage en atelier. Il en est ainsi depuis toujours de par le monde et c'est peut-être le défaut de ce bel ouvrage, de ne pas avoir ouvert la formation aux pratiques artisanales à la longue durée de l'investigation. Riesener et Oeben étaient à l'établi à douze ans chez un patron du Faubourg. Les sept contributions demandées spécifiquement à des spécialistes répondent chacune à leur manière et dans le domaine d'application choisi aux questions posées. Le lecteur croisera les approches avec l'aide appréciée des éditeurs et les commentaires d'un observateur « extérieur » pour en tirer le maximum de profit. Ce sont des grilles de réflexion que propose Nicolas Monteix autour des notions d'« artisanat », métier », « savoir-faire », « technique », confrontant et mesurant la terminologie à l'aune d'un atelier de foulon à Pompéi. Avec l'Égypte romaine, nous vivons un cas d'exception, rentrer dans la vie d'un apprenti ou d'un patron par les contrats d'apprentissage en bonne et due forme, les didaskalida. On a peu de détails sur la technique du métier, mais tout le tissu social entourant ce mode essentiel de la vie économique y transparaît constamment. C'est par contre au pied du mur qu'Hélène Dessales attend le maçon pompéien et elle y trouve une compétence assurée qui allie le matériau à l'objectif de la construction. Les *structores* pompéiens développent un savoir-faire original et une capacité d'observation et d'adaptation remarquable. Les peintres et muralistes sont envisagés ici d'un autre regard que celui de l'historien de l'art préoccupé par les périodisations de Mau. C'est toute une chaîne opératoire qu'un atelier de fresquistes, avec des niveaux de compétence très variés, comme dans une fullonica ou chez un bronzier. Quant à la position sociale de l'artisan, elle est à évaluer au coup par coup. Certains maîtres-patrons acquièrent une visibilité municipale appréciable et, dans tous les cas où la représentation de la qualification s'affiche, c'est dans le sens d'une valorisation du métier et de la compétence acquise. Est-ce que cela modifie la morgue des aristocraties vis-à-vis du monde du travail, et la vision classique d'une société duale? Je ne crois pas qu'il faille attendre de l'aristocratie sénatoriale ni plus ni moins de conscience et de distance de classe que celles de l'aristocratie de l'Ancien Régime. Mais il y a le donner à voir d'une élite et d'un pouvoir qui entendent étaler et prolonger leurs privilèges, et la réalité des investisseurs discrets qui cherchent à diversifier leur capital et à compléter la rente foncière par la valeur ajoutée d'un produit artisanal adéquatement commercialisé. Et puis il y a élite et élite. Et dans l'ordre décurional, il devait y avoir un certain nombre de patrons-artisans, voire de ruraux développant sur le domaine un artisanat de qualité. Le sujet est bien (ré)ouvert ; il est bien balisé. L'intelligent croisement des disciplines, ici à l'œuvre, dessine de belles perspectives.

Georges RAEPSAET

Julia HOFFMANN-SALZ, *Die wirtschaftlichen Auswirkungen der römischen Eroberung. Vergleichende Untersuchungen der Provinzen Hispania Tarraconensis, Africa Proconsularis und Syria.* Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 561 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 218). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-09847-2.

Ce gros ouvrage est bâti de manière très systématique. Après un chapitre d'introduction (ch. I, p. 11-28), un second chapitre (ch. II, p. 29-440) est consacré aux trois provinces que l'auteure a choisi d'étudier. Chaque province se voit traitée dans un sous-chapitre dont le plan est identique. Le procédé est intéressant, car il permet une comparaison aisée entre les provinces et leurs régions. Celle-ci est faite dans un chapitre propre, le troisième (p. 441-498). Pour chaque région de chaque province, les sujets suivants sont traités : structure de l'habitat et du peuplement, espace naturel et organisation du sol, activités économiques, organisation du travail, résumé. Le chapitre se termine par les conclusions sur les conséquences économiques de la conquête romaine dans la province en question. Les provinces et régions étudiées sont les suivantes. Ch. II A (p. 29-153). Hispania Tarraconensis (le Nord-Est de la péninsule ibérique connue sous le nom de regio Cessetania; la côte sud-est méditerranéenne appelée regio Contestania; le Nord-Ouest de la péninsule ibérique ou regio Asturia augustana). - Ch. II B (p. 154-293). Africa Proconsularis (le Nord soit la pertica de Carthage; la côte ou Byzacium; l'hinterland fait des Hautes Steppes). - Ch. II C (p. 294-440). La province de Syrie (Nord-Ouest c'est-à-dire la Tétrapole ; la côte ou la Phénicie ; le désert soit la région de Palmyre). - Comme écrit plus haut, dans le chapitre III, l'auteure se livre à une recherche comparative sur les conséquences de la conquête romaine sur la structure économique régionale dans les provinces prises en exemple. Elle y étudie les continuités et les changements dans l'accès aux ressources que sont l'eau, le sol et les matières premières (des travaux facilitent leur accès), dans le poids des différentes activités agricoles, artisanales et commerciales (les quantités semblent accrues) et dans l'organisation du travail. Elle analyse les mécanismes d'intégration dans l'économie du monde romain en mettant l'accent sur l'urbanisation, le rôle économique des villes, l'implication des élites et l'influence de l'État. Restait à répondre à la question : après la conquête, croissance ou déclin économique? L'auteure penche pour une croissance, mais avec de prudentes réserves. En l'absence de données statistiques, Julia Hoffmann-Salz pouvait